

J'ai vu...



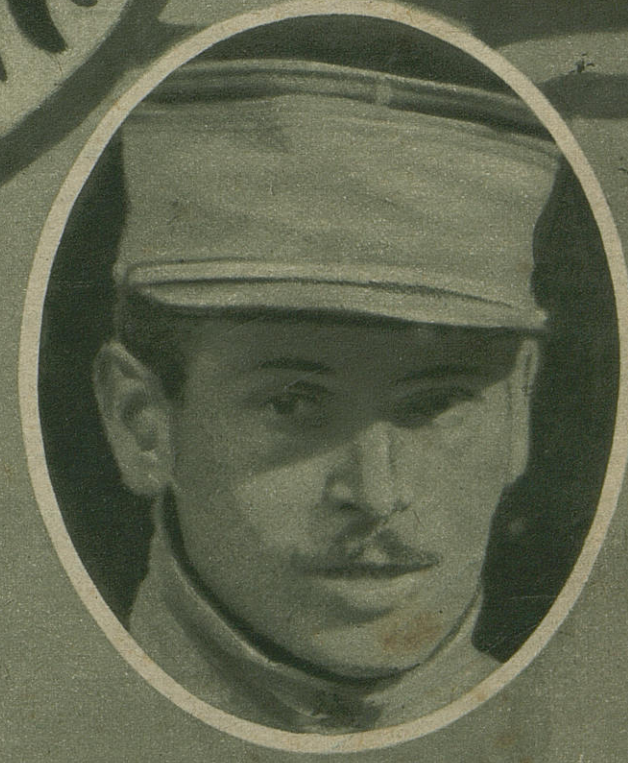
Cal VANDENDORGE



Cal GRESSET



M^{re} des logis de LA MARQUE



L. LEFÈVRE

FOP 47

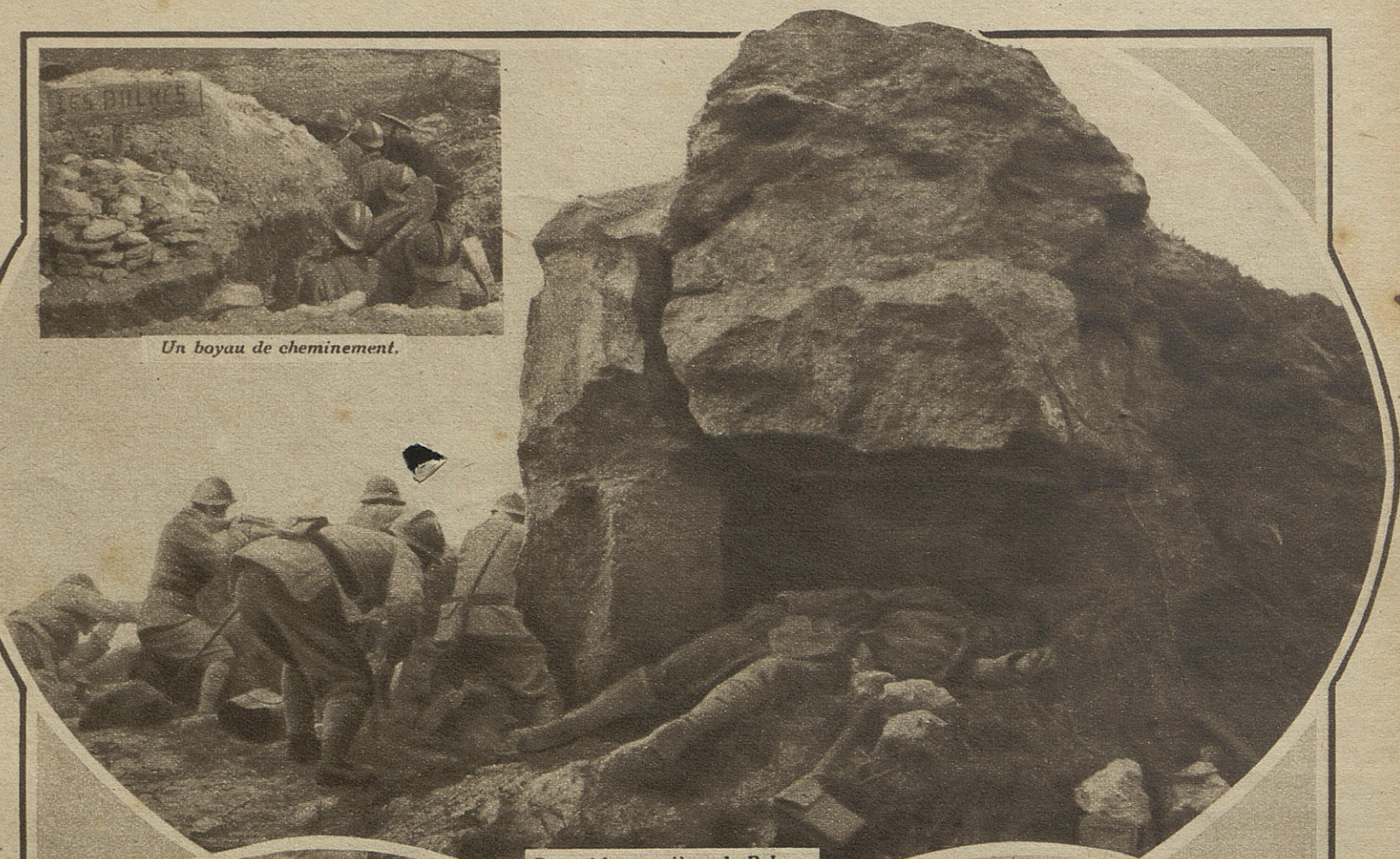
Le pavillon du Zeppelin " L-49 " et les vainqueurs du monstre

J'ai vu.

« A SE METTRE A GENOUX DEVANT EUX ! »



Un boyau de cheminement.



Devant les carrières de Bohery.



Près de la ferme de la Malmaison.



L'appel sur les positions conquises.



A l'attaque du village d'Allemant.

« Dites, dites surtout ce qu'ont été mes hommes ! A se mettre à genoux devant eux ! » Ces paroles prononcées par le général Maistre, le commandant de l'armée qui a vaincu sur l'Aisne le 23 octobre, veille de l'anniversaire de la reprise du fort de Douaumont, constituent l'éloge le plus beau et le plus juste que

l'on puisse faire du soldat français. Après trente-neuf mois de guerre, après avoir gagné les quatre plus sanglantes batailles de l'histoire, ces poilus sublimes se sont élancés sur les plus fortes organisations ennemies et d'un seul bond ont enlevé tous les objectifs, faisant 8.000 prisonniers et prenant 70 canons.

J'ai vu...

COMME AU TEMPS DES CARAVELLES



La guerre a redonné à la marine à voiles un regain d'activité et c'est un spectacle pittoresque de voir croiser sur les océans les immenses steamers modernes de 20.000 tonnes et plus et les antiques trois, quatre ou cinq-mâts dont le vent gonfle les voiles. N'importe,

c'est toujours du tonnage en plus. D'ailleurs, plusieurs de ces bateaux à voiles, qui sont spécialement employés à transporter du tonnage à longue échéance, ont soutenu victorieusement l'attaque des sous-marins, repoussant avec une caronade le pirate puissamment armé.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN (1)

Illustrations de Gus Bofa.

Maintenant la faible lueur l'illumine intérieurement. L'idée se laissait définir. Méthodiquement l'esprit pratique d'Eliasar mettait au point des détails, aplanissait des difficultés, corrigeait des invraisemblances, adaptait les éléments disparates de sa trouvaille au milieu où il la destinait.

Il s'endormit au petit jour et se réveilla souriant, sûr de lui-même, avec la connaissance parfaite de ce qu'il devait faire. Il fut toute la journée d'une humeur charmante. Krühl, qui toute la nuit avait vécu avec les gentilshommes de fortune les plus prestigieux, montrait un visage chagrin et fatigué, les yeux fixés sur un bol de café au lait et les mains distraites dans la fourrure de Rackam, allongé sur la table.

— J'ai bien envie d'aller passer cinq ou six jours à Lorient, dit Eliasar d'un air détaché. Venez-vous avec moi, Krühl? Cette promenade vous changera les idées!

— Non, merci, mais j'ai la flemme de sortir. D'ailleurs je connais Lorient comme ma poche, et je n'ai rien à faire dans cette ville. J'ai le cafard en ce moment.

— Justement, c'est un remède.
— N'insistez pas, mon vieux.

C'était tout justement ce qu'Eliasar désirait. — Alors je partirai demain matin. On prend le train à Quimperlé, n'est-ce pas?

Krühl lui donna tous les renseignements. M^{me} Ploedac sortit l'indicateur des trains. On chercha des combinaisons. Pointe donna son avis. Eliasar écoutait avec patience.

Le lendemain, vers sept heures du matin Samuel Eliasar, sans valise et ses mains dans les poches, prenait un billet de troisième classe pour Paris.

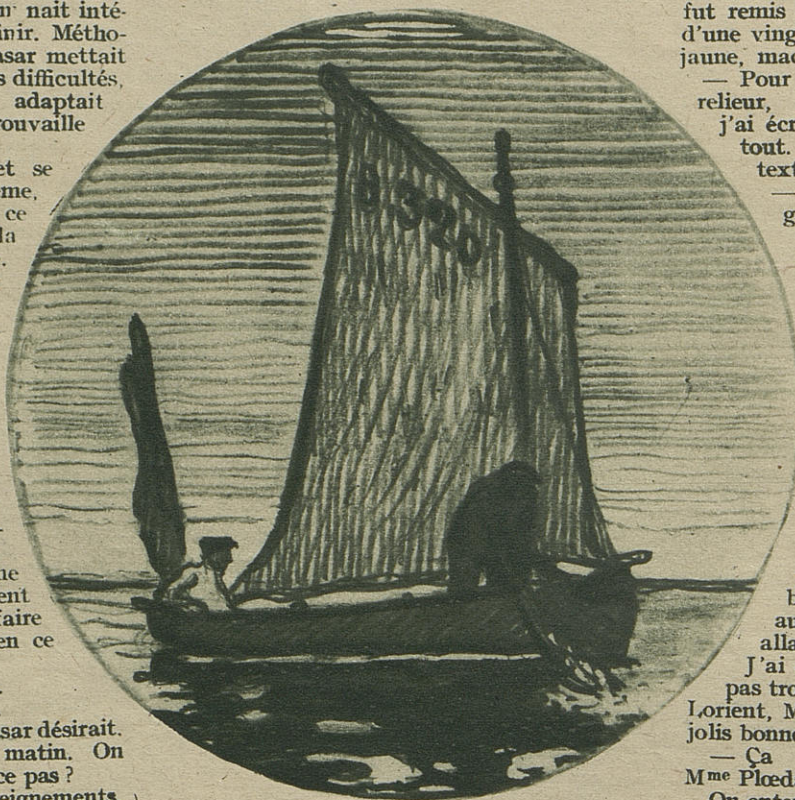
Ce qu'il fit dans Paris restera probablement un mystère pour tout le monde.

Doué d'une activité prodigieuse, on le vit dans une petite rue de Montmartre, chez un vieux peintre, habile dans les contre-façons des tableaux du XVIII^e siècle. On le rencontra également chez une femme très maquillée, au visage piqué par la petite vérole, et qui tenait une inquiétante boutique d'antiquaire de l'autre côté de l'eau.

Eliasar déjeuna même plusieurs fois avec un de ses bons amis, un vieux camarade de lutte, disait-il, qui s'occupait de reliures d'art et de vente de tableaux.

— J'ai du papier ancien, lui dit Samuel. Un petit lot que j'ai trouvé. Voici du parchemin également ancien, ce n'est d'ailleurs pas rare. Pourrais-tu me relier le tout, dans la manière du XVIII^e siècle, quelque chose de remarquable comme travail? Ça doit passer dans les mains d'un tas de types qui ne sont pas des gourdes en cette matière.

— C'est très facile, dit le relieur, un petit homme bedonnant vêtu d'une longue blouse blanche.



... J'AI PASSÉ DEUX JOURS DANS LA BARQUE AU FILS PALOURDE...

— Tu comprends, confia Eliasar. C'est une affaire, comment dirais-je, je lance une supercherie littéraire. Ça sera très rigolo... mais il faut que tout le monde marche... papier, reliure, encre, écriture, etc... Tu me comprends?

— Ce n'est pas compliqué, déclara l'autre. Je te donnerai des tuyaux pour jaunir l'encre et pour les taches d'humidité sur les pages. Ça fait très bien, les taches d'humidité. Et naturellement c'est très pressé.

— Ah! mon vieux, il me faut le tout dans trois jours. Ce n'est pas grand-chose: relier un petit cahier de papier blanc.

— C'est entendu... Et ça boulotte?

— Hum! fit Eliasar avec une grimace, pas trop... on se défend.

Trois jours plus tard, à l'heure dite, en dépit de toutes les traditions des relieurs, l'ouvrage



PENDANT PLUS D'UNE HEURE ELIASAR S'ABSORBA DANS UNE MYSTÉRIEUSE BESOGNE.

fut remis à Eliasar. C'était un petit carnet d'une vingtaine de pages, relié en parchemin jaune, maculé et gondolé à souhait.

— Pour l'encre et les mouillures, dit le relieur, tu suivras les instructions que j'ai écrites sur le papier, ce n'est rien du tout. C'est surtout la rédaction de ton texte que je te conseille de surveiller.

— T'en fais pas pour le chapeau de la gamine, répondit Eliasar, jubilant. J'ai tout ce qu'il faut sous la main. Merci.

VI

LE LIVRE DE LA FORTUNE

— Vous savez, Madame Ploedac, déclara Eliasar, je suis content d'être rentré. Les voyages ne me tentent pas, surtout dans ces conditions. Le train de Quimperlé a battu tous les records de la lenteur. J'ai donc raté ma correspondance. A part les filles de Lorient qui ont de bien jolis bonnets, la ville n'offre aucun intérêt. Il est vrai que j'y allais pour faire quelques emplettes. J'ai cherché partout un âne, je n'en ai pas trouvé à ma taille. Mais les filles de Lorient, Madame Ploedac, portent de bien jolis bonnets.

— Ça donne l'air effronté, répondit M^{me} Ploedac.

On entendit dans l'escalier les pas de Krühl et de Pointe qui descendaient en se chamaillant.

— Mais non, mais non, disait Krühl, tu veux faire ceci, tu veux faire cela, en réalité tu n'as pas touché un pinceau depuis l'été de 1912, quand tu as vendu une toile à Winnie. Ce que je t'en dis... n'est-ce pas...

— Ah! Voilà le voyageur, chanta Pointe en apercevant Samuel Eliasar. Bonjour, Maman Ploedac, vous êtes contente, le voilà revenu votre poulet de grain, votre oiseau des îles.

Eliasar bâilla. « Lorient ne me paraît pas une ville folâtre », opina-t-il.

— Je vous avais prévenu, dit Krühl. Vous auriez mieux fait de rester avec nous. Nous avons passé, Pointe et moi, deux jours en mer, dans la barque au fils Palourde. Beau temps, premier soleil, de la brise et grand largue. Nous avons pris une au bleu et tiré des coups de fusil sur les marsouins. Palourde craignait les périscoopes, sans cela on allait jusqu'aux Glénans.

— C'est un idiot, insinua Pointe d'une voix suave. Il n'y a pas de sous-marins par ici. Qu'est-ce qu'ils viendraient faire? Relever des casiers à homards vides et torpiller des coquilles d'huitres dans le parc à Boutron.

— Oh! ne dites pas ça, Monsieur Pointe, reprit M^{me} Ploedac. Il y a six mois, vous vous rappelez, c'était bien un sous-marin qu'on a vu passer au large de l'île Verte.

d'un mystérieux personnage jette quelque trouble parmi les habitués de l'hôtellerie. L'étranger, qui se dit médecin américain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire que de l'antipathie à Krühl. Le nouveau venu, dénué de ressources, considère d'ailleurs le Hollandais comme un sujet bon à " taper ". Sauvé par Krühl, alors qu'il allait se noyer après être tombé du haut d'une falaise, Eliasar se lie d'amitié avec le Hollandais, et surprenant ses goûts d'aventures, croit avoir trouvé le moyen de l'exploiter.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro 152. — Un Hollandais, Joseph Krühl, s'est établi dans un petit port breton. Il vit retiré dans une auberge avec son chat Rackam, l'hôtelière M^{me} Ploedac et quelques camarades dont le vieux peintre Désiré Pointe. Pointe, Krühl et quelques pêcheurs, dont Bébé Salé, jouent aux cartes dans le cabaret de la belle Marie-Anne. Sur un coup douteux, les trois hommes se séparent en colère. L'arrivée

Les matelots du sémaphore l'ont bien reconnu.

— Bouh! bouh! peuh! souffla M. Krühl en levant les épaules.

— Mes enfants, déclara Eliasar, je vais me plonger dans le travail jusqu'au menton. Je suis venu ici pour écrire, et je ne me coucherai pas désormais avant d'avoir rempli cinq ou six pages de papier grand format.

— Vous travaillerez ce soir, après le souper?

— Non, Monsieur Pointe. N'essayez pas d'amollir un courage qui ne possède déjà pas la fermeté du roc.

— Laisse-le donc travailler, dit Krühl. Tu es extraordinaire et ce petit a raison. Ça te fait mal au ventre de voir quelqu'un travailler à côté de toi.

— C'est par bonté, insinua Pointe.

— Quelle âne!... répondit Krühl en regardant le plafond de la salle à manger.

Eliasar s'enferma donc dans sa chambre. Pendant une semaine on ne le vit qu'aux heures des repas et après le souper, pour faire la manille avec Krühl et Pointe.

— Vous savez, mon vieux, dit Krühl, que si vous continuez à jouer au solitaire genre romantique, la jeune Marie-Anne va se précipiter dans la mer ou se livrer à la boisson. Il imita la voix aigre de Marie-Anne : « Ah! bien vrai, Monsieur Krühl, vous n'êtes pas gentil de ne pas nous amener votre ami. Ah! dame nou. »

Eliasar se redressa, fit tomber du bout de l'annulaire la cendre de la cigarette et déclara : « Les femmes... » Il n'acheva pas sa phrase et Pointe, qui malgré ses soixante-dix ans aimait à dire un mot sur les femmes, se permit d'ajouter :

— Ah! ah! mon cher, vous avez tort... j'en connais... Il n'acheva pas non plus sa phrase.

— Vous êtes tous les deux des idiots, déclara Krühl conciliant. A toi de donner, Pointe.

— Et ce roman, ça marche? demanda Krühl, tandis que Désiré battait les cartes.

— Ça vient, mon vieux, j'en suis content. Vous savez, je me suis servi à l'histoire de la lande et de Marie du Faouët.

— Oui, ça peut donner des choses bien.

— J'ai un croquis de Marie du Faouët, je vous en ferai cadeau, dit Pointe.

Eliasar fit trois parties et, malgré les protestations de Krühl et du peintre qui le couvrirent d'imprécations, il monta dans sa chambre et s'enferma.

Il entendit Krühl crier en passant avec Pointe sous sa fenêtre : Au revoir, Eliasar, on va chez Marie-Anne.

— Allez donc au diable! si vous y tenez, grommela Samuel, puis il s'assit devant sa table, sortit une plume, de l'encre, deux ou trois flacons mystérieux et un pinceau.

Pendant plus d'une heure il s'absorba dans une mystérieuse besogne qui se termina sans doute à sa sincère satisfaction, car il ne put s'empêcher de sourire, tout en esquissant dans la plus stricte intimité quelques gestes saugrenus appartenant à une chorégraphie assez vulgaire.

— Maintenant, murmura Eliasar en contemplant son œuvre, sa bouteille d'encre et son pinceau, il ne nous reste plus qu'à faire disparaître les sources mêmes de notre petite supercherie littéraire.

Il remit un volumineux paquet de papiers épars sur la table et, les ayant froissés en boules, les jeta dans la grille de la cheminée. Il frotta une allumette et mit le feu.

La clarté des flammes illuminait la pièce, les papiers se recroquevillaient, des traces d'écriture semblaient défier la flamme, Samuel Eliasar, dispersa les cendres.

— Bon sang! ricana-t-il, si quelqu'un m'avait annoncé, il y a quinze jours,



ÇA SENT LE PRINTEMPS... DISAIT KRÜHL EN HUMANT L'AIR COMME UN CHIEN DE CHASSE.

que dans trois mois j'irais visiter les îles aimables des Antilles...

De long en large, poursuivant sa pensée, Eliasar arpenta sa chambre.

— C'est la grosse galette, la grosse galette! Il feuilleta un livre ouvert sur sa table et se remit à marcher. A la grande joie qu'il avait éprouvée en terminant sa tâche succédait maintenant une sorte d'abattement.

L'esprit critique d'Eliasar agissait et lui montrait le mauvais côté de l'aventure, les risques et les difficultés.

— Si je réussis cette fois, je ne l'aurai pas volé, pensa-t-il, et je mérite de réussir, car, bon Dieu, j'ai eu assez de misère comme cela. Il fouilla dans la poche de son pantalon, sortit une pièce de quarante sous : « Si c'est face ça réussira ».

Il lança la pièce qui tourbillonna en l'air, roula sur le sol et s'en alla se loger sous le lit. Eliasar rampa et avec précaution la ramena en la glissant sur le plancher.

— C'est face! c'est face!

Il remit la pièce dans sa poche sans éprouver aucune joie.

Devant ses yeux l'avenir se laissait entrevoir. Un avenir semblable à un bel arbre des tropiques dont les racines puisaient la sève dans un passé tragique.

Samuel Eliasar frappa du poing le livre ouvert sur sa table de travail. Pour une minute il eut la révélation de l'ampleur de l'entreprise et des mortifications qu'elle comportait.



TOUT EN BAVARDANT, KRÜHL ET ELIASAR EXAMINAIENT LES LIVRES.

J'ai vu.

— Oh! Krühl, notre vie à tous deux est enclose dans ces quelques feuillets de papier.

Pendant une seconde il souhaita l'intervention d'un événement inattendu l'empêchant de commencer l'exécution de ses projets.

Un matin, quinze jours après qu'Eliasar eût choisi son destin, Joseph Krühl décida d'aller à pied jusqu'à Pont-Aven en compagnie d'Eliasar et de Pointe.

Eliasar ne goûta pas cette proposition avec enthousiasme.

— Ah! j'ai la cosse, mon cher. Je suis allé il y a une semaine à Pont-Aven. Non, sans façon, ça ne me dit rien d'y retourner. Ce n'est pas drôle, il n'y a pas un chat et la petite

Américaine est partie à Paris avec la Suédoise. Dans ces conditions, je ne vois pas très bien ce que nous pouvons faire là-bas. Se grize? Ce n'est vraiment pas la peine d'aller si loin... il me semble.

— J'offre un dîner, insista Krühl.

— Allons, venez, fit Pointe engageant.

Eliasar se lassa tenter, il prit sa canne et les trois amis prirent allègrement la route. Krühl frappant les ajoncs à grands coups de penbas.

— Il faut que j'aïlle en ville, expliquait-il. J'ai des achats à faire. Et puis j'irai fouiner dans les bouquins de la mère Gadec, l'antiquaire.

— Elle a des choses intéressantes? s'enquit Eliasar.

— Bouh! bouh! peuh! Oh... ma foi, pas grand'chose, je n'ai jamais rien trouvé.

— J'ai trouvé une fois, dit Pointe, les œuvres complètes de Voltaire avec des jolies gravures... Je ne sais combien elle en demandait.

— Elle vend cher? s'enquit Eliasar.

— Oui et non. Elle ne sait même pas ce qu'elle a. Elle n'a jamais l'air de reconnaître ses livres. Elle vend sa marchandise à la tête du client.

— Elle connaît bien la faïence, dit Pointe.

— Oui, répondit Krühl en faisant la moue.

— Je suis allé chez elle, la semaine dernière, pour acheter un dictionnaire d'occasion. Elle n'en avait point.

— Ça ne m'étonne pas. Il fallait aller à la grande papeterie.

— C'est ce que j'ai fait, répondit Eliasar.

En passant par Belon, les trois amis s'arrêtèrent chez Boutron. On prit un coup de vin blanc. Krühl n'aimait pas le cidre avant d'avoir mangé.

— Ça sent le printemps, disait Krühl en humant l'air comme un chien de chasse.

On traversa la rivière en bac.

En traversant Riec, Pointe salua de la main et adressa quelques petits gestes coquins à de jolies filles en coiffe dont le cou délicat émergeait d'une collerette de lingerie minutieusement godronnée.

— Ah! Monsieur Pointe! Monsieur Pointe! s'esclaffaient les élégantes Bretonnes.

— Tiens là petite, là-bas, pas la troisième, celle qui a un tablier mauve, c'est la fille à Le Chaluz.

— Pas possible, disait Krühl. Elle est bien chaussée.

— Oh! elle a été en place à Paris.

La coquette petite ville de Pont-Aven, dépourvue de ses peintres étrangers et de ses baigneurs cosmopolites, étalait ingénument ses décors d'opérette.

— On pense au Petit-Trianon de Versailles, dit Eliasar.

— Quand j'avais dix ans, fit Krühl, j'ai aimé une ville comme on aime une femme. Aujourd'hui encore... oh! mais très rarement, il m'arrive d'avoir la mémoire de son parfum. C'est rapide comme un coup de fusil.

— On va becqueter, on va bec-

queter ! chantait Pointe en brandissant sa canne.

Le dîner fut parfait. Un dîner comme le fastueux Krühl savait en offrir. Lui-même élaborait les détails de cette réjouissance. Avec un soin de bon aloi il indiqua les vins, régla leur apparition sur la table.

Au dessert, dans la fumée des pipes, chacun sentit à sa façon que la vie était digne d'être vécue, et qu'elle méritait qu'on dépensât pour la parer les plus rares ressources de la volonté.

En sortant du cabaret, cependant que Pointe allait rendre quelques visites à des amis, Krühl et Eliasar se dirigèrent vers la boutique de la mère Gadec, au bord de l'Aven.

— Je vais voir si elle a encore quelques romans anglais, dit Krühl; pendant la saison, elle achète des lots quelquefois intéressants.

— Bonjour, Madame Gadec.

— Bonjour, Messieurs.

Elle sourit à Krühl, un vieux client, et à Eliasar qu'elle reconnaissait.

— J'ai un dictionnaire pour vous, dit-elle à ce dernier.

— Ah ! bien merci, je vais le prendre.

Krühl se glissait déjà entre les rouets, les chaises dépaillées et les coffres pour atteindre les rayons d'un lit sculpté transformé en bibliothèque.

— Quand m'achetez-vous mon lit ? demanda Mme Gadec en souriant.

— Quand je me marierai.

— Faut vous marier, faut vous marier, Monsieur Krühl.

— Ah ! trouvez-moi une héritière.

— Vous êtes bien assez riche comme cela.

Tout en bavardant, Krühl et Eliasar examinaient les livres, des romans modernes défraîchis, des livres anciens dépareillés, des ouvrages religieux, toute une collection de Fantomas disloqués. Vous n'avez pas grand chose.

— Ah ! j'en ai pourtant encore acheté la semaine dernière, un tas de vieilleries. Ce n'est pas bien intéressant.

— Non, dit Krühl, ou du moins ce n'est pas intéressant pour moi.

Eliasar, de son côté, éternuait dans la poussière que soulevaient les volumes déplacés.

D'un coin obscur, hanté par les araignées et les cloportes, il sortit un petit volume relié en parchemin jaune ; il le frappa contre le bois de la bibliothèque pour en faire sortir la poussière.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Krühl, machinalement.

— Oh ! je ne sais, pas grand chose, un vieux bouquin comme il en pleut sur les quais de Paris.

Il tourna quelques pages.

— C'est assez rigolo tout de même, dit-il.

— Quoi, quoi ? fit Krühl, qu'est-ce que c'est, mon vieux ?

— Je ne sais pas, car je ne lis pas l'anglais, mais la première page est tout au moins amusante. Regardez vous-même.

Il passa le petit livre à Krühl qui l'ouvrit, le feuilleta page par page, allongeant une lippe témoignant de l'intérêt prodigieux qu'il prenait à cet examen.

— Bouh ! bouh ! peuh... Hé ! hé ! mon vieux, mon petit vieux, mon petit saligouillard. Hé, mais... hé... mais...

— Il ne faut pas vous trouver mal ! plaisanta Eliasar.

— Savez-vous que, mon cher... c'est très... très... intéressant...

Il bouscula un rouet et, tendant le livre à Mme Gadec :

— Combien cette saleté ?

— Oh ! mais c'est un beau livre, et ancien. Monsieur Krühl, déclara Mme Gadec qui n'avait pas regardé l'ouvrage. C'est sûrement un des livres que j'ai achetés la semaine dernière à Monsieur le baron. Vous savez bien qui je veux dire. Oh ! c'est un beau livre.

— Mais non, mais non, n'exagérez pas, Madame Gadec, ce n'est pas un beau livre, c'est un vieux carnet de blanchisseuse probablement, qui m'intéresse parce qu'il est relié en parchemin. Je me servirai de la reliure.

— Enfin, parce que c'est vous, Monsieur Krühl, je vous le laisserai pour trente sous, mais prenez-moi une assiette alors.

Krühl, en ronchonnant, sortit trente sous de sa poche et acheta une assiette qu'il donna



D'UN COIN OBSCUR, SAMUEL SORTIT UN PETIT VOLUME.



SAVEZ-VOUS CE QUE PEUT VALOIR CE MODESTE VOLUME RELIÉ EN PEAU DE PORC ?



...PLUSIEURS TERMINÈRENT LEURS JOURS BRUTALEMENT

à Eliasar en lui disant : « Tenez, Monsieur, voilà pour monter votre ménage. »

Il avait hâte de sortir.

Quand les deux hommes furent dans la rue, Eliasar demanda :

— Qu'est-ce que vous pensez de ce bouquin ?

— Ce que je pense, mon vieux, dit Krühl, je ne peux pas encore l'exprimer, mais j'ai comme une idée que vous n'avez pas perdu votre journée en mettant la main sur cet objet. Il faut examiner ce document de très près et si... si... mais ce soir, nous verrons cela, chez moi, dans ma chambre.

VII

LE DOCUMENT.

Krühl, devant Eliasar baillant et distrait, étala le fameux petit bouquin sur sa grande table de travail.

— Savez-vous, mon cher Samuel, ce que peut valoir ce modeste volume relié en peau de porc ?

— Ma foi non.

— Peut-être une quarantaine de millions, déclara Krühl lentement, pour ménager son effet.

— Je regrette alors de vous l'avoir laissé acheter, répondit Eliasar en plaisantant.

— Bouh ! bouh ! peuh ! mon caramade, vous ne perdrez rien ; il est bien entendu que c'est à vous que revient l'honneur et la bonne fortune d'avoir découvert ce précieux document.

— Hasard, hasard ! chantonna Samuel très condescendant, les jambes allongées sous la table et les poings enfoncés dans les poches de son pantalon.

— Évidemment, fit Krühl. Puis gravement : « Le hasard vous a désigné, voilà tout. »

— Enfin, où voulez-vous en venir, mon vieux, avec votre bouquin ? Vous m'intriguez. Si ça vaut quarante millions, comme vous paraissez le croire, revendons-le. Je me contenterai d'un tiers dans la combinaison. Vous voyez, je ne suis pas vache.

(A suivre) PIERRE MAC ORLAN

LE NUMÉRO SPÉCIAL

LA VIE ET LA MORT

DE

GUYNEMER

ÉDITÉ PAR

La
Quête Aérienne
illustrée

:: ayant été enlevé ::
en quarante-huit heures
malgré le très fort tirage
qui en avait été fait

vient d'être réimprimé

et est en vente chez
tous les libraires, dans
les kiosques et les
bibliothèques des gares

Le numéro : 60 centimes.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

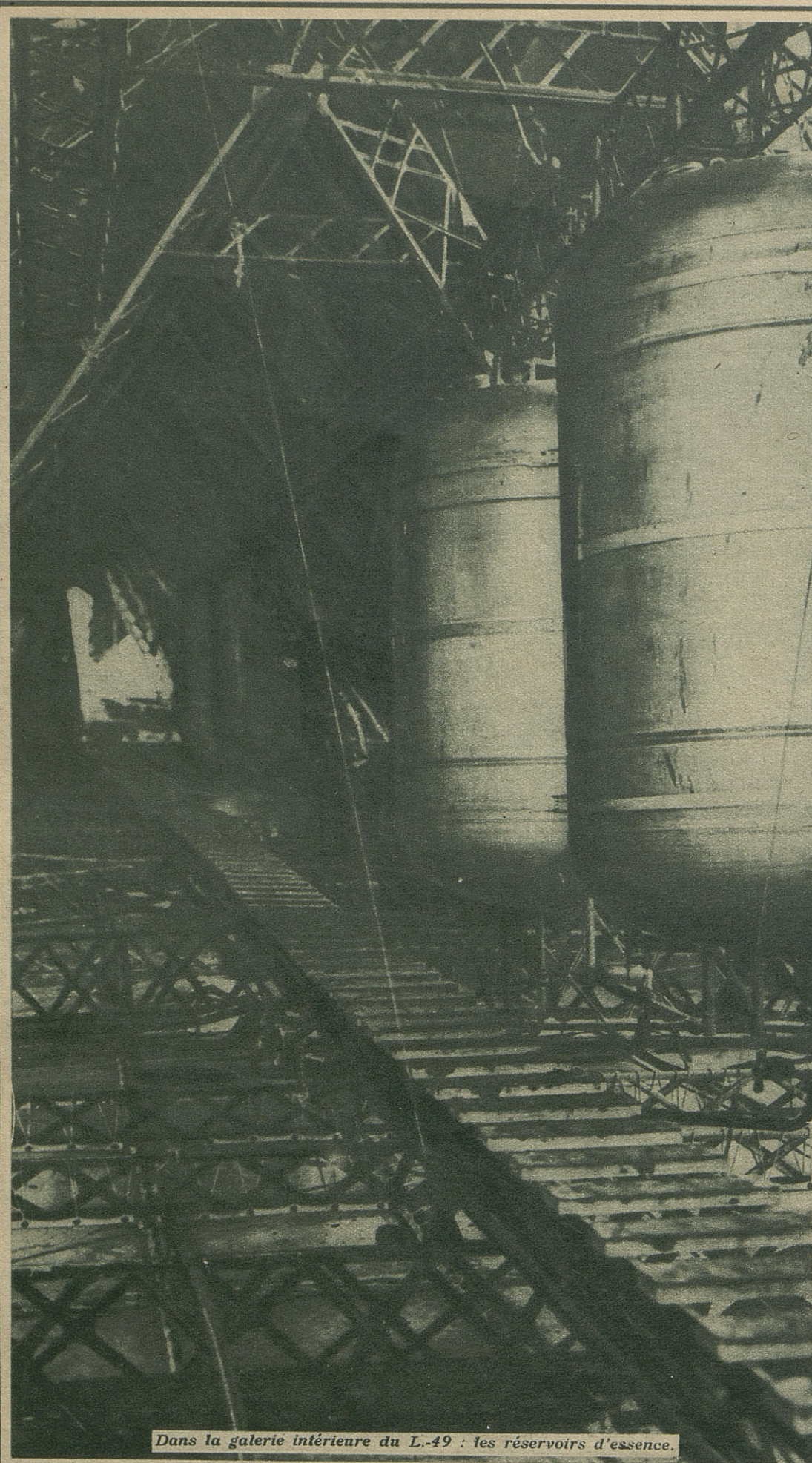
J'ai vu...

LES CRIMES ALLEMANDS : LE BOMBARDEMENT AÉRIEN D'UNE AMBULANCE



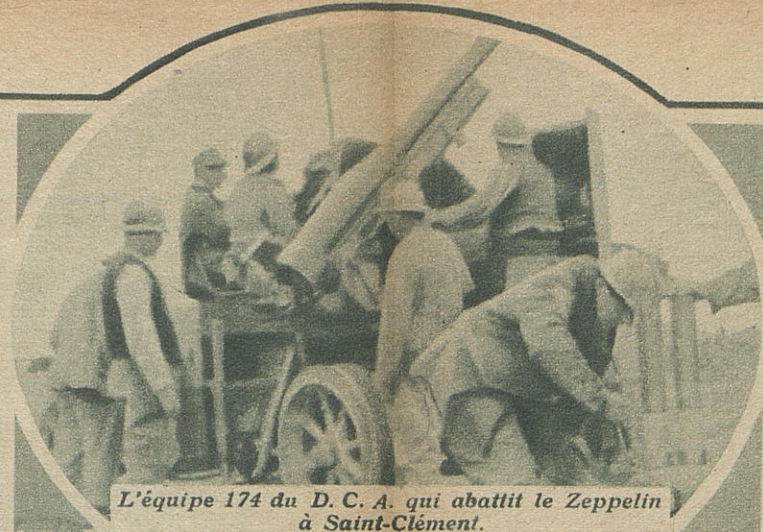
C'est dans la région du Chemin des Dames où les attaques des Français se poursuivent sans trêve. Les Allemands ne savent répliquer que d'une seule manière : leurs avions s'en prennent aux ambulances, où ils viennent mitrailler les blessés et les femmes héroïques qui les soignent. On voit ici une ferme où était installée

une ambulance et que les bombes des aviateurs allemands viennent d'incendier. Dans le document du haut, on emmène les chevaux pendant que les flammes gagnent la toiture. Dans le document du bas, on enlève lits et civières, tandis que, dans le document du milieu, des infirmières installent leurs blessés dans une ferme voisine.



Dans la galerie intérieure du L-49 : les réservoirs d'essence.

Drossés par le vent du nord, égarés dans la brume, onze zeppelins, sur les treize aéronefs qui tentèrent un raid sur Londres dans la nuit du vendredi 19 au samedi 20 octobre, furent entraînés malgré eux au-dessus du territoire français où nos avions et nos postes fixes de D. C. A. leur donnèrent la chasse et marquèrent un tableau qui est la preuve de la faillite définitive des zeppelins. L'un des aéronefs fut abattu à Saint-Clément, près de Lunéville, par les canons antiaériens. Le second, le L-49, poursuivi par les canons de l'escadrille 152, dut



L'équipe 174 du D. C. A. qui abattit le Zeppelin à Saint-Clément.



A Saint-Clément, le général commandant le secteur examine les débris du Zeppelin.



Cadavres de l'équipage du Zeppelin à Saint-Clément.



M. Jules Boiteux capturant le L-49 à Serqueux.



L'enveloppe du L-49 à Serqueux crevée par un arbre.

atterrir intact sur le territoire de Serqueux, près de Bourbonne-les-Bains, où un chasseur, M. Jules Boiteux, mettant en joue avec son vieux Lefauchaux le commandant du zeppelin, l'empêcha d'incendier son navire aérien, ce qui, avec un trophée gigantesque, nous a livré des instruments infiniment précieux. Le troisième dirigeable s'échoua, à Larragne (Basses-Alpes), où son équipage l'incendia, tandis qu'un quatrième zeppelin allait tomber en Méditerranée après avoir touché terre et abandonné, avec une nacelle, 14 hommes de son bord qui ont été faits prisonniers.

LA MORT DE BERTRAND, PHOTOGRAPHE

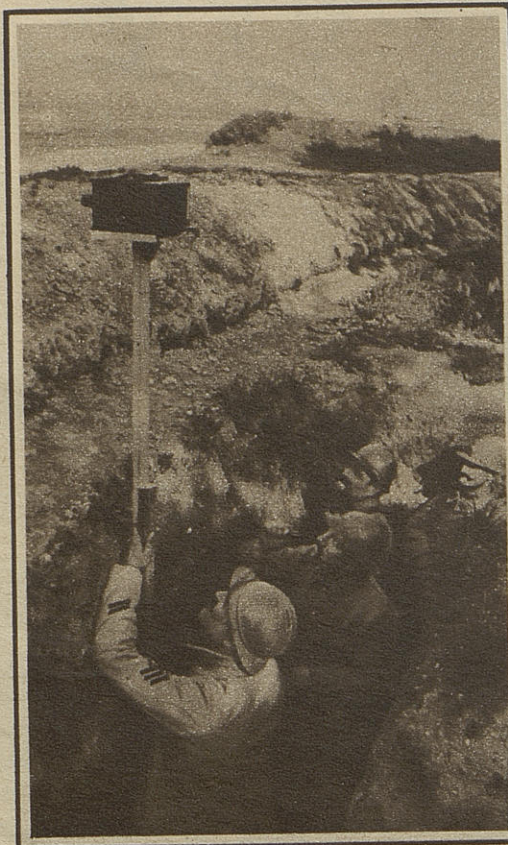
— Tu m'as bien compris, vieux, dit à voix basse le caporal Lahurier à son camarade Bertrand, lorsque je leverai le guignol, ne t'amuse pas à attraper les mouches... Un bon coup de bowden! C'est pas qu'ici on risque beaucoup, mais je ne tiens pas à faire amocher mon appareil et avec leurs sacrées mitrailleuses, ils vous envoient une dizaine de balles dans la boîte, sans qu'on ait le temps de respirer... C'est compris, hein!

— Compris!...

Le vieux Bertrand, classe 92, avait répondu machinalement. Le jour maintenant était haut levé, mais la brume tardait à s'évaporer. Elle pesait dense au ras du sol et Lahurier se demandait s'il ne lui faudrait point passer de longues heures dans son trou d'obus avant d'être en mesure d'opérer. Il regardait Bertrand avec méfiance. Le vieux, à la minute critique, allait-il garder son sang-froid. C'est qu'il n'était guère habitué au tintamarre à grand orchestre qui pétarade dans un secteur mouvementé. Il se souvenait encore des lamentations que Bertrand avait égrenées tout au long du boyau trop pauvre en caillebotis, qui les conduisait à leur observatoire et où les pieds s'engluaient jusqu'à la cheville dans une boue épaisse de laquelle il fallait quasi s'arracher. Trois cents mètres n'avaient pas été parcourus que le vieux en avait assez. Il avait fallu les encouragements ironiques du sergent qui les guidait et les exhortations amicales de son caporal pour qu'il se décidât à pousser plus avant. Et quelle affaire, lorsque, arrivés à la tranchée, Bertrand avait dû enjamber le parapet, se couler comme un reptile au travers des fils de fer barbelés, afin de gagner l'entonnoir d'où il pourrait travailler de la façon la meilleure. Il haletait: « Jamais je n'irai là-bas, non, jamais... c'est un coup à nous faire massacrer tous... La prendra qui voudra la photo, je m'en f... » Au point que Lahurier avait menacé de le planter là, s'il rouspétait encore. Alors, il avait suivi. Oui, drôle d'idée qu'il avait eu de l'accepter pour aide, lui, Lahurier, un maître de l'observation à terre; mais Bertrand avait déclaré avec tant de forces qu'il voulait voir ça de près, que l'on pouvait compter sur lui, que le caporal, privé de son acolyte ordinaire parti la veille en permission, avait emmené le vieux.

Se faisant aussi petit qu'il le pouvait, Bertrand, accroupi tout au fond du trou, réfléchissait. Ses pensées n'étaient point riantes. Qu'avait-il eu besoin de quitter la section où, à l'abri des marmites et des gaz, loin des Boches, il répétait inlassablement la même opération, sans gloire, mais de toute sécurité et qui consistait à développer les plaques prises en avion par les observateurs photographes. Par ricochet, il se complut à évoquer son existence d'avant la guerre, son atelier au Petit-Montrouge où l'on accédait par un magasin gentil, ses trois enfants, sa femme. Et maintenant, voilà qu'il ne s'agissait plus que d'un mince éclat de fonte pour l'envoyer au pays d'où l'on ne revient jamais. Fou qu'il avait été de vouloir faire partie, ne fut-ce qu'une seule fois, des observateurs à terre

Il s'était imaginé que cette fois-ci il irait, comme ses camarades y furent en tant d'autres occasions, dans un observatoire d'artillerie à quinze ou dix-huit cents mètres des lignes et que là, tapi dans le feuillage protecteur d'un arbre, il verrait sans être vu, accomplir tranquillement sa besogne et pourrait se targuer, lui aussi, d'y avoir été. Et puis, il y avait la ballade en automobile jusqu'au poste de commandement, la réception cordiale des officiers, leurs exclamations admiratives — du moins il se l'imaginait... « Alors c'est vous qui...? Et parbleu oui, c'était lui,



Un truc classique de reportage: le "Guignol".

Bertrand, photographe au Petit-Montrouge. Quelle réclame auprès des clients du quartier! Avec cela, les prospectus de la maison glissés en douce dans des mains toutes prêtes à les recevoir. La belle vie avec un peu de gloire au bout, quoi! Hélas! la réalité avait été toute autre. Trop loin de son rêve et trop près des Boches — cinquante mètres à peine — ce chevalier du gélatino-bromure en tremblait dans sa chair molle de gros homme affadi par l'atmosphère aigre de son officine.

La brume se diluait sous le clair soleil et Lahurier se réjouissait d'être en mesure de mener sa tâche à bien, avant que les batteries ne donnassent. Déjà, quelques fusants éparpillaient leurs schrapnells anodins. Il fallait se hâter, alors qu'on pouvait encore mettre le nez dehors sans trop de risques d'autant, qu'après examen des lieux, le caporal avait décidé de se glisser derrière un gros arbre afin de travailler plus à l'aise. Il en avertit le vieux qui s'apeura. Quoique en de telles circonstances



A l'aube, sur le parapet d'une tranchée avancée pour prendre un cliché des lignes ennemies.

le moindre geste lui coûta, Bertrand eut préféré faire jouer le déclic et que son confrère ne le quittât point. Il allait certainement dénoncer leur présence. A l'occasion de la pluie de fer qui allait s'abattre sur eux, ce sous-disciple de Niepce en frissonna d'angoisse. Ses yeux se fermèrent. Quand il les rouvrit, Lahurier n'était plus à ses côtés.

Des claquements répétés, secs, s'entendirent et si près qu'ils paraissaient partir du trou même. Les projectiles, bourdonnant aux oreilles, faisaient floc, floc, dans la terre grasse, tout autour de l'entonnoir, ou déchiquetaient le sol par mottes minuscules. Soudain, le vieux perçut un juron étouffé, suivi d'une plainte et aussitôt ce fut la chute d'un corps à ses pieds. Lahurier! C'était le caporal qui, le bras droit cassé, n'avait eu que le temps de faire un plongeon dans l'abri. — Ben quoi! ben quoi! fit Bertrand, et l'appareil?

Il n'avait songé qu'à ça, l'instinct du métier l'emportait et parce qu'il ignorait la blessure de son camarade. Furieux, référant à grand peine une grimace de douleur, ce dernier, d'une inclinaison de tête, montra sa manche ensanglantée et bougonna: « J'allais le rapporter avec mon moignon, l'appareil! »

Bertrand balbutia: « Tu es blessé, tu es blessé... » Mais sa pensée était ailleurs. Il voyait la boîte métallique exposée aux coups du Boche et davantage que la boîte, les lentilles taillées avec art et qu'une balle allait réduire en miettes. Quel horrible sort pour un objectif parfait, un F. 5. 7. lumineux, mais lumineux, au point d'aspirer de la lumière où il n'y en avait pas... Ses mains inhabiles enroulaient un pansement sommaire autour du biceps de son camarade, mais il donnait ces soins avec indifférence, l'esprit empli d'autres préoccupations, tellement que Lahurier vexé de n'être ni plaint ni admiré, goguenarda « Si tu y tiens tant que ça à ton F. 5. 7., tu peux aller le cueillir... » Puis, avivant les regrets du vieux, convaincu qu'il ne hasarderait jamais le bout de son nez dehors de l'entonnoir, il ajoutait, tentateur: « Si tu le ramènes, il est à toi... Un objectif de trois cents balles, ça vaut le coup. — C'est t'y sûr qu'il sera à moi? »

— Comme si tu l'avais payé... Je raconterai qu'il est resté entre les lignes...

La mitrailleuse s'était tue. Immobile Bertrand regardait la nue bleutée. Enfin, simplement, il affirma: — J'y vais!

Et se renseignant: « — Où as-tu laissée la boîte? — Au pied de l'arbre. »

L'acte du photographe fut si rapide que Lahurier n'eut pas le loisir de s'interposer. Il avait bien supplié par deux fois: « Bertrand... Bertrand... » Mais Bertrand, mû par un désir impérieux plus fort que son instinct de conservation, n'avait point voulu l'entendre. Déjà, il rampait vers lui, n'ayant qu'un but, l'atteindre, s'en emparer. Dans sa joie fiévreuse, il parlait tout seul à voix haute: « Je l'exposerai dans ma vitrine, avec une pancarte dessous... et sur cette pancarte, il y aura: Objectif français repris sous le feu des Boches par M. Bertrand... » et il riait de plaisir dans sa moustache rude.

Il fut vite sur l'objet, le saisit, le fit sien. Quelle folie alors le souleva, le mit debout face à la tranchée ennemie, hilare, blagueur, en gamin de Paris qui a réussi une bonne blague et veut qu'on l'applaudisse. Qu'importe les raisons! Il fit le geste, son dernier geste.

Cela ne traîna pas. Une volée de balles siffla. La poitrine trouée, le vieux oscilla, puis s'abattit les bras en croix. Il eut un soubresaut, hoqueta un ultime râle et trépassa.

Ainsi se fit tuer Bertrand, photographe au Petit-Montrouge, pour un F. 5. 7. trop lumineux et pour la gloire.

POL FIQUÉMONT.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

— « Navires hôpitaux, bateaux de commerce ou bateaux de guerre, Transatlantiques ou coques de noix... Qu'est-ce que cela veut dire? On tue ce qu'on trouve. Tout le reste est arguties, tromperies, philosophies ou jargon de diplomates. Pour la plus grande Allemagne nous avons revêtu notre cuirasse et nous nous sommes armés du glaive. Nous nous battons, nous faisons la guerre. Nous n'appliquons pas des lois. Nous faisons la guerre, je le répète et il n'y a pas cent façons de faire la guerre, il n'y en a qu'une : c'est tuer... c'est tuer... c'est tuer... »

Il répéta trois fois ces mots : « C'est tuer ». Ils sonnaient, dans sa bouche, comme les paroles d'un évangile barbare. Je ne sus que répondre. En face de nous le naufrage s'accomplissait. Il ne s'acheva pas sous mes yeux, car je ne sus, plus longtemps, en supporter la vue. Je quittai la passerelle. Je descendis dans ma chambre. J'allumai une lampe et je me jetai sur ma couchette. Je me pris à réfléchir sur moi-même. « Pourquoi suis-je là, pensai-je... Pourquoi le destin m'impose-t-il cette géhenne, me met-il à cette épreuve? Nous appartenons à une génération maudite... que ne suis-je né autrefois quand les hommes n'étaient pas ce qu'ils sont... Pourquoi est-ce que je vis ces heures qui sont, sans doute, les plus affreuses de l'histoire humaine? »

Une heure durant mon esprit s'exerça sur ce thème. Au petit jour je me levai et je remontai sur la passerelle. La mer était calme, paisible et comme innocente. Rien n'apparaissait plus du drame de la nuit. Est-ce possible que la nature efface si vite les forfaits des hommes. Une troupe d'oiseaux, migrateurs pas-

sa au-dessus de L'U-51 Je les suivis du regard tant que je pus apercevoir leur course. J'avais besoin de me remplir les yeux d'une vision qui fut douce... »

commencé de les mettre à exécution et je suis allé trouver mon chef direct.

— Richter?

— Lui-même... Or cet homme refuse de me rendre ma liberté. Je lui ai signifié que je n'admettais pas son refus, que ma liberté ne dépendait que de moi... que je la reprenais... Je lui ai dit que dorénavant c'en était fini de mes services... Il a refusé d'accepter ma démission... J'ai crié... J'ai menacé. Rien n'y a fait.

— Vous êtes libre pourtant.

— Je le croyais, monsieur... Je ne le suis pas... car cet homme a construit pour me retenir le plus lâche des pièges. Il a surpris mon amour. Il en use comme d'un instrument de force. Il me menace de tout révéler mon présent, mon passé, ma jeunesse, mes fautes et mes faiblesses, toute ma misère honteuse enfin, il me menace de tout faire connaître au lieutenant Levinski si je maintiens ma résolution.

— C'est un homme abominable.

— C'est pis encore. Cet homme n'a point d'âme, savez-vous... Il vous torture en souriant... Ah ! son immonde sourire pendant qu'il me rappelait mon passé, son abominable rictus dans sa figure boursoufflée et rouge... que j'ai souffert !... Bref, je dois obéir. Tout ce que j'ai pu obtenir c'est de quitter Kiel... c'est de disparaître. Jamais celui que j'ai aimé ne me reverra... Quand il rentrera de sa croisière je ne serai plus ici, monsieur. Je lui ai préparé un adieu. Ce sont ces derniers mots, expression d'un cœur que son amour avait rendu pur, que je viens vous prier de lui remettre.

Maria Lesser tenait à la main un petit sac qu'elle serrait tandis qu'elle faisait cette confession. Elle continua :

— Ne croyez pas qu'il ne m'en coûte de partir, de disparaître. J'aime votre ami, monsieur, et j'ai pu quelquefois, depuis que je le connais, espérer dans l'avenir et croire en un possible bonheur... Mais aujourd'hui... aujourd'hui c'est bien fini. Je vois le gouffre de ma vie, j'en mesure la profondeur... Il n'y a plus rien à faire que m'envelopper de silence.

Rolls regardait la jeune femme et était ému de sa sincérité douloureuse. Sa pensée allait de Maria Lesser, à qui sa déchéance interdisait d'aimer, à Levinski qu'il savait sensible, tendre, enclin à pardonner les plus détestables faiblesses. Il dit :

— Si vous aimez, madame... essayez d'être heureuse. Et je ne vois plus qu'un moyen d'y parvenir... Avouez tout... Avouez sans rien celer... Confessez-vous...

— Jamais... Cela... jamais, interrompit Maria — et ses joues étaient toutes pâles. — Jamais. Je ne veux pas qu'il sache tant de honte... Oh j'y ai pensé, naguère... Un jour, il y a un mois, je suis allé avec lui à Kiel, sous un vain prétexte, et je l'ai emmené dans ce quartier San-Pauli, où j'ai vécu,



— Elle apparut, tout de noir vêtue, le visage triste et grave comme à l'ordinaire.

CHAPITRE VII

Rolls demeurait toujours à l'hôpital ; mais il se levait, à présent, la blessure qu'il avait reçue du côté étant à peu près cicatrisée... Son bras allait mieux ; pas parfaitement bien toutefois. La soudure des os s'était opérée normalement, mais une partie de matière osseuse faisant défaut il en résultait une gêne fonctionnelle du bras qui se prolongerait sans doute après la guérison.

Un après-midi qu'il lisait devant une des baies ouvertes de la salle de repos, au soleil, un infirmier vint lui annoncer une visite. Il lut sur la carte qu'on lui présentait le nom de Maria Lesser. Il ferma son livre et pria qu'on introduisît la jeune femme. Elle apparut, tout de noir vêtue, le visage triste et grave comme à l'ordinaire. Il lui montra un siège ; elle s'assit et, après un temps, elle dit :

— J'avais résolu, monsieur, de suivre vos conseils point par point. Ils étaient inspirés, j'en suis sûr, par l'amitié que vous portez à votre ami et me paraissaient pleins de sagesse — les plus propres certainement à me permettre d'effacer mes fautes. J'ai

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Et pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, que commande un hobereau prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui de plus a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski qui durant la croisière du sous-marin ne cesse de lui envoyer le journal de sa vie, est complètement gagnée par cette affection et, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, elle veut rompre avec son passé. Elle fait part de sa décision à von Richter, le chef du service d'espionnage ; celui-ci refuse obstinément sa démission, la menace, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges évités, etc. Le voici sur les côtes d'Espagne où, dans une anse déserte, il reçoit, de nuit, la visite d'un des agents que les Prussiens entretiennent dans le golfe de Biscaye pour leurs tristes besognes. Levinski, surpris un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'ins-tigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins. Une nuit, l'U-51 rencontre un navire-hôpital que von Hartig, exécuter implacable des ordres de l'Amirauté allemande torpille malgré les objurgations de Levinski qui assiste terrifié à l'épouvantable mort des blessés et des infirmières.

filles de bar, où j'ai servi à boire à des officiers, où la misère, la promiscuité, ont dégradé ma vie et posé sur mon visage un masque affreux, animé d'expressions banales et de sourires mercenaires... oui, j'ai mené Levinski devant ce bar, aujourd'hui fermé, délabré, poussiéreux. Et j'ai failli lui crier : « Regardez... j'ai vécu là... j'ai été barmaid. J'ai servi le champagne à tout ce que les flux et les reflux de la mer amènent dans ce port d'étrangers et d'inconnus... » Et au moment où j'allais faire cet aveu... j'ai vu ses yeux, ses yeux doux, candides et bons... Et il y avait tant de noblesse dans ces yeux, tant de sincérité enfantine que mes lèvres sont demeurées closes... Mon aveu est resté dans ma gorge. Je n'ai pas pu parler...

— Il vous eût pardonné.
— Sans doute... Mais les choses en auraient-elles été changées pour cela?... Son pardon aurait-il aboli le passé?... Les hommes pardonnent, lieutenant, ils n'oublient pas... Plus tard, il se serait souvenu... Un passé comme le mien, cela peut se comparer à ces épaves auxquelles on attache une pierre pour qu'elles demeurent au fond de l'eau. La corde s'use lentement puis elle casse et un jour l'épave remonte à la surface, écumeuse et nauséabonde... L'onde reste calme et pure jusqu'à l'heure où le passé surnage... D'ailleurs je n'ai pas osé et je n'oserai plus jamais. Ma dernière noblese c'est mon secret. Je dois le garder.

— Qu'allez-vous faire?
— Je vous l'ai dit, m'éloigner... disparaître... Il faudra m'aider à conserver à Levinski ses illusions. Et surtout je compte sur votre affection pour adoucir sa peine si elle doit être vive... En ce qui me touche, je vais beaucoup souffrir. Je vous le dis parce que c'est la vérité, parce que vous ayant tout appris, je veux que vous voyiez clair dans mon cœur...

Elle pleura. Les larmes brouillèrent ses yeux et roulèrent sur son visage. Elle posa sa tête dans ses mains et demeura ainsi quelques instants. Des sanglots secouaient

ses épaules. Cette crise s'apaisa et elle s'essuya d'un mouchoir tiré de son sac.

— Je vous demande pardon de cette faiblesse... Je me croyais plus forte et je l'étais vraiment jusqu'au jour où j'ai aimé votre ami...

— Madame, je comprends et j'excuse le trouble où vous êtes... vous pouvez compter sur moi... Mais que dirai-je pour expliquer à Levinski votre éloignement, votre disparition soudaine?

— J'y ai songé.
Elle ouvrit son sac et en tira une enveloppe.

— Voici une lettre. Elle est adressée au lieutenant Levinski. Je ne l'ai pas cachetée pour que vous en preniez connaissance et que vous sachiez les raisons que je donne de mon départ... Vous la lirez après que je serai partie, tout à l'heure.

— Vos volontés seront respectées, madame.

— Merci... C'est tout... C'est tout... Je n'ai plus rien à vous dire.

Par la grande baie elle regardait dans la rue, les yeux vagues. C'était toujours la même animation, les mêmes allées et venues de passants, employés, ouvriers, marins, officiers : tout le peuple d'un port.

— Je regarde toutes ces choses, tous ces êtres que je vais quitter et que sans doute je ne reverrai plus... Elles me sont indifférentes. Rien ne m'attache plus ici. Peut-être est-il des humains marqués par une mystérieuse fatalité pour être éternellement des errants comme ces soleils éteints qui tournent dans les cieux sans y laisser de trace et dont on ne saurait décrire la course. Je ne me sens chez moi nulle part. Pour la première fois j'avais des raisons d'aimer un coin de terre, de vouloir m'y fixer. Il m'est presque devenu haïssable... Du moins je garderai le souvenir d'y avoir rencontré un homme que j'ai aimé et un autre auquel je dois de la reconnaissance à cause de l'élévation de ses sentiments... Adieu, lieutenant Rolls.

— Adieu, madame.

Elle se leva. Elle se dirigea vers la porte, puis soudain se retourna, sembla hésiter et dit :

— Il se peut qu'un jour mon nom soit jeté au public, et que mes aventures soient connues en même temps que ma mort. Le lieutenant Levinski apprendrait alors qui j'étais... Je vous supplie de lui révéler qui j'étais exactement, les démarches que j'ai faites et lui montrer tout ce que mon amour m'avait dicté de résolution...

— Vous pouvez en être assurée...

Elle revint serrer, en une étreinte reconnaissante, la main du blessé et partit. Rolls garda, quelques instants, son regard fixé sur la porte par où la jeune femme venait de sortir. Il pensait :

— Voici une des femmes les plus singulières que j'aie rencontrées, mélange de sensibilité et d'orgueil, de bassesse et de courage...

(A suivre.)

GÉRARD BAUER

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 17 au 23 Octobre.

MERCREDI 17 OCTOBRE. — Raids d'avions allemands sur Nancy, 10 tués, 40 blessés.

— Dans la mer du Nord deux corsaires allemands attaquent un convoi et coulent cinq navires neutres et deux contre-torpilleurs anglais.

JEUDI 18. — Les Allemands sont complètement maîtres d'Oessel.

VENDREDI 19. — A la Chambre vote de confiance au ministère Painlevé et vote d'une inscription commémorative au Panthéon à la mémoire de Guynemer.

SAMEDI 20. — Quatre zeppelins revenant d'Angleterre sont abattus en France.

— Les Allemands s'emparent de l'île de Mahn, dans le golfe de Riga.

DIMANCHE 21. — Des avions anglais bombardent Sarrebrück et Roulers.

LUNDI 22. — M. Painlevé remet sa démission, mais M. Poincaré refuse de l'accepter.

— Réunion d'un grand conseil impérial à Berlin.

— Français et Anglais attaquent avec succès dans les Flandres.

MARDI 23. — Victoire française sur l'Aisne : 8 000 prisonniers, 70 canons pris ; les villages d'Allemand, de Chavignon, de Vaudesson, le fort de la Malmaison, les carrières de Fruty, de Bohéry sont enlevés.

VÊTEMENTS en drap fantaisie anglais depuis 39 francs et tous Articles de sports à Prix Réduits
ELIMS PIERRE 10, Fg. Montmartre 162, Avenue Malakoff
PARIS. — CATALOGUE GRATIS — IMPERMÉABLES

26' MILLE

L'ÉNIGME
DE
CHARLEROI
par Gabriel HANOTAUX

Un volume in-18, 128 pages, 4 cartes. 1 fr. 50

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 58. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien, 26, rue Metabiau, Toulouse.

La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond **RAVENGAR** est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS

Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur

Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire.
— Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOLUTIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorrhoidaires, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique). Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

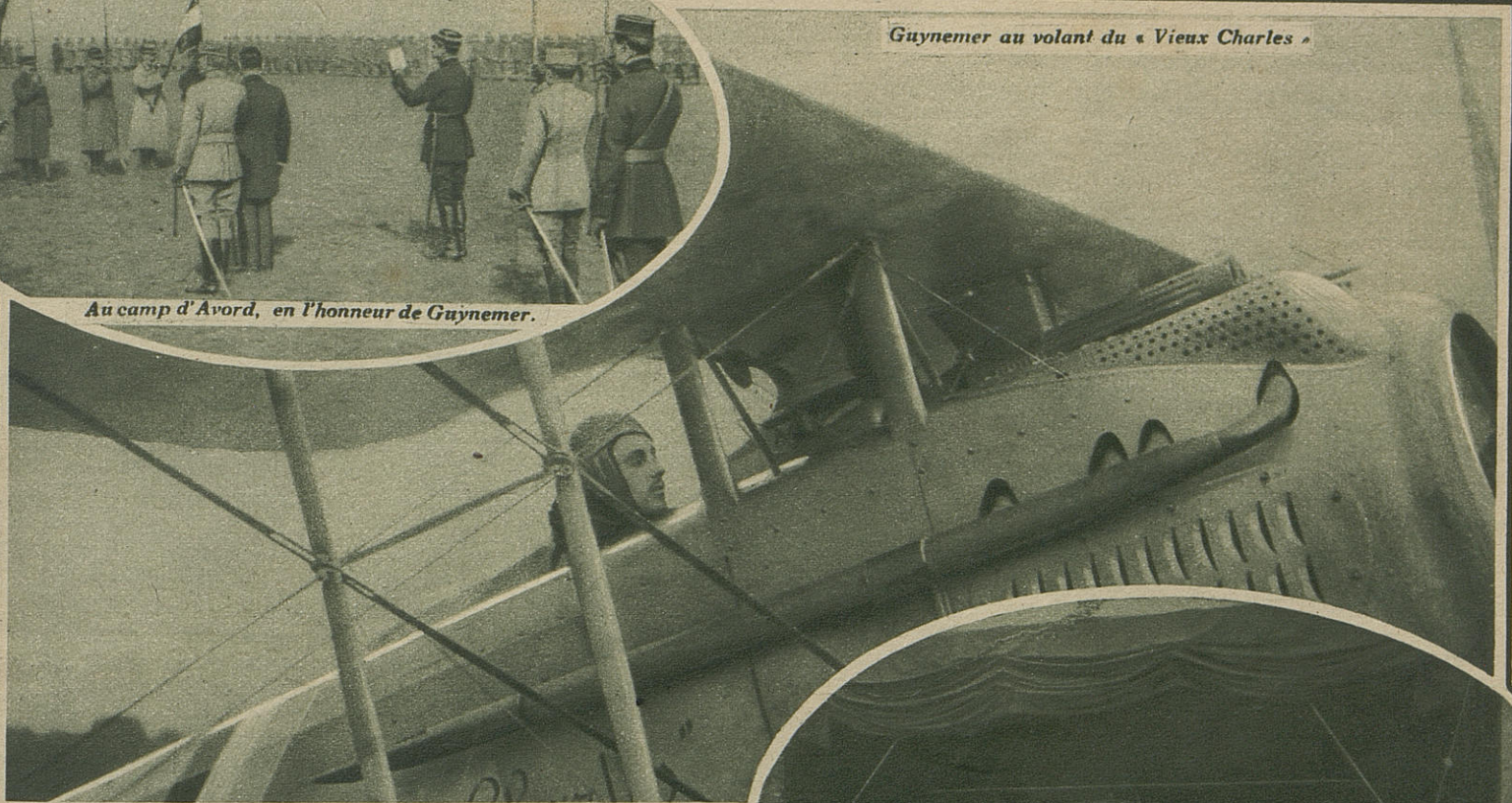
HOTELS DE PREMIER ORDRE

J'ai vu...

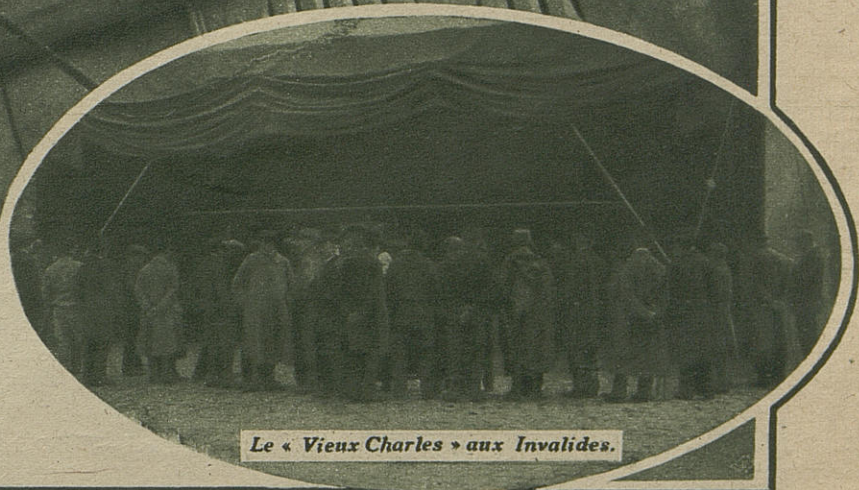
LE PILOTE AU PANTHÉON! L'AVION AUX INVALIDES!



Au camp d'Avord, en l'honneur de Guynemer.



Guynemer au volant du « Vieux Charles »



Le « Vieux Charles » aux Invalides.

« Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : « ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il légua au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et la plus noble émulation. » Telle est l'admirable citation du capitaine Guynemer mort au champ d'honneur le 11 septembre, qui sera gravée sur la plaque de bronze que, conformément au vote du Parlement, on va sceller au Panthéon, ce temple de nos gloires, alors que déjà, dans la cour des Invalides, les Parisiens émus viennent couvrir de fleurs le *Vieux Charles*, ce redoutable biplan avec lequel le jeune héros abattit dix-neuf avions ennemis.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ces malades. »

Prof. Paul SUARD,
Ancien prof. agrégé aux
Ecoles de Médecine na-
vales, Ancien Médecin
des Hôpitaux.

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

Constipation
Entérite
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraine



Etabl^{ts}
Chatelain,
2, rue Val-
enciennes,
Paris. La
boîte fco
5 fr. 30, les
4 fco 20 fr.
Envoi sur
le front.

« J'atteste que le JUBOL possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE



Le bon page
PAGÉOL

Préparé
dans les La-
boratoires de
l'URODONAL et
présentant les
mêmes garanties
scientifiques.

L'OPINION MÉDICALE :

« Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète, « la pagéolisation ».

Dr MALDRE,
de la Faculté de médecine
de Montpellier,
Lauréat de l'Université.

Guérit vite
et radicalement
Supprime les
douleurs de la miction
Évite toute
complication



Etablissements Cha-
telain, 2, rue de Val-
enciennes, Paris. La demi-
boîte, franco 6 fr. 60.
La grande boîte, franco
11 fr. Envoi sur le front.

J'ai vu.

ON FAIT LA RÉCOLTE EN THESSALIE



Paysannes dévidant le chanvre.



Vieux paysan thessalien.

Un char se rendant aux champs pour la rentrée des blés.

Maintenant que la Grèce est redevenue elle-même, maintenant que la basse intrigue des agents de l'Allemagne n'a plus de prise dans ce pays épris de liberté, le blocus des Alliés s'est relâché et la famine qui menaçait les habitants a été évitée. Dans les campagnes de Thessalie, la récolte de cette année a dépassé toutes les espé-

rances : les soldats du corps expéditionnaire eux-mêmes ont prêté leur concours aux paysans et dans les granges le blé a été soigneusement rentré. Pendant ce temps, l'armée grecque régénérée se prépare et son intervention inévitable sur le front de Macédoine cause aux Turco-Bulgares certaines inquiétudes que le kaiser ne peut calmer.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le général Baratier, commandant une division, l'ancien compagnon de Marchand, mort dans les tranchées.



Fouad I, le nouveau Khédive d'Egypte, qui remplace Hussein Kamel avec l'assentiment de l'Angleterre.



Le généralissime roumain Presan (1) et le colonel Berg (2) passent une revue sur la route de Vasliu.

Obsèques de permissionnaires belges tués par des bombes d'avions dans un village du Nord où ils attendaient le train qui allait les emmener vers l'arrière.



Le général von Gallwitz (1) fait visiter le front au Dr Kampf (2), président du Reichstag, au docteur David (3) et aux députés allemands.



En Méditerranée : sur le pont d'un transport : les deux pécaris, mascottes de l'équipage.



Le général Hirschauer (x), commandant un corps d'armée, suit une attaque.



L'empereur Charles d'Autriche (x) et son état-major suivant les phases d'une attaque italienne dans la région de l'Isonzo.



Soldats malgaches sur le front français se rendant à la corvée de ravitaillement.



L'aviateur Chemet en s'évadant, s'est noyé dans le Rhin.



Le lieutenant Bondon, adjoint à M. Bouchardon, rapporteur au Conseil de guerre, pour instruire les scandales relatifs à l'affaire Bolo.



Le célèbre ingénieur italien Caproni, constructeur d'avions de guerre.



Le général allemand von Katten qui a pris les îles d'Oessel et de Dago.



Le général Targe et le général de Guichese passant la consigne d'un secteur.



Le professeur Dastre, mort des suites d'un accident d'automobile.



L'explosion d'une mine projetée semoir dans les branches d'un peuplier.

J'ai vu.



— DANS UN PETIT CIMETIERE DES FLANDRES : —
« ICI EST ENTERRÉ UN SOLDAT ANGLAIS. R. I. P. »
TELLE EST L'ÉPITAPHE QUE PORTE CHAQUE CROIX AVEC LE NOM DU MORT